Sous le Sceau du Tabellion

LETTRE INFO ÉDITEUR N°45

CHRONIQUE ÉDITORIALE



Dans cette forêt de livres qui jalonnent nos vies, où l'on s'égare parfois, il aura suffi de cette simple phrase, brute de décoffrage, à peine dégauchie, pour me tirer une fois de plus par le licol : « Sur ma gauche, mais assez loin, il y a un troupeau de moutons qui sonne un petit coup de clochette, de temps en temps. Peu à peu, il se rapproche. Je regarde le manège du berger. Il m'a vu, et il a envie de savoir qui je suis. Il ne veut pas que ce soit le dit. Il fait comme s'il suivait les moutons, mais il les pousse. »

On pourrait certes mettre ça sur le compte d'une impression de déjà-lu et y a pas longtemps encore, mais j'ai beau relire en long, en large et en travers, ce foutu carnet de route, tiré des oubliettes, faut bien avouer que je perds le fil, m'embrouille les pinceaux. Du propre aveu de l'auteur, ce n'était jamais, il est vrai, qu'une ébauche, un prélude, une entrée en matière, un tour de chauffe. Sans parler qu'il n'était plus parti par les chemins avec un sac depuis des lustres et qu'il pouvait douter, à cette heure, de réussir encore pareil tour de force, l'âge, tout… Mon œil ! Il a plutôt réussi son coup. La preuve, et pas besoin d'aller bien loin, cette autre phrase, tirée du roman toujours, bien faite pour convaincre une bonne fois pour toute le lecteur qu'il est décidément sur la bonne voie, qu'il n'a plus qu'à dévaler la pente à ses côtés, qu'à se laisser porter : « Je suis cependant toujours bien sur la route. »

« Une route c'est généralement ce qu'elle fait ; il n' y a qu'à la suivre. » Un livre vous me direz, c'est tout comme. Y a plus qu'à se laisser guider et dans celui-là c'est fou comme on s'y sent bien et en confiance, entre de bonnes mains pour ainsi dire. Cette tournure par exemple, dans la phrase de tout à l'heure, qui nous est restée longtemps si familière et qui resurgit de je ne sais où, peut-être bien de la nuit des temps à moins que ce ne soit du temps, plus ou moins béni, de l'enfance : « il ne veut pas que ce soit le dit. » Et tout est dit. Pas sûr pourtant que tout un chacun la comprenne encore aujourd'hui, l'entende comme je l'entendrai, pour sûr, jusqu'à la fin de mes jours.

Dans le carnet de routes, c'est l'auteur qui parle. Dans le roman, il dit encore « je » mais c'est plus lui qui tient le crachoir. Il a cédé la place au narrateur. Il connait bien son affaire, y a pas à dire, l'auteur. Quant à l'autre sbire, on sait pas trop au début ce qu'il fout là, lui qui a pas l'intention d'écrire un livre, juste celle de trouver un boulot dans le coin, dans cette cambrousse un rien déprimante, même si ça en prend d'abord mal le chemin. Et pourquoi d'ailleurs, il a quitté sa dernière place, on n'en sait fichtre rien… Me traverse alors l'esprit, que moi, lecteur lambda, réduit à ne pas moufter, à ne pas piper mot, avant de connaître le fin mot de l'histoire, à tenir le modeste rang qui m'est imparti, qu'est-ce qui m'empêcherais après tout, je vous le demande, de tenir à mon tour, un journal de bord qui relaterait par le menu mes impressions de voyage, engrangées au fil des pages.



Ce bouquin qui m'a mis la puce à l'oreille et m'a conduit sur la piste des grands chemins, c'est ce *Voyage à pied dans la Haute-Drôme* sous-titré « Notes pour les Grands Chemins. » Perdu, retrouvé, déniché par hasard, au sein des archives de la section spéciale de la cour d'appel de Paris, manuscrit inédit et pour cause, déposé, à toutes fins utiles, aux Archives Nationales et qui vient pourtant d'être publié aux éditions des Busclats. La page parfois partagée en deux : d'un côté la description très large, écrite comme un « cochon » (…) et de l'autre côté de la page les notations de son, de couleur et d'odeur.

Deux registres, deux claviers pouvant se renforcer l'un de l'autre. « Tout un joyeux pleuvoir.» Le fait est que Jean Giono est bel et bien parti en Haute-Drôme du 21 au 27 juillet 1939, à la veille de la déclaration de guerre (le pacifiste forcené qu'il était avait bien choisi son moment), jouer les arpenteurs et y voir, qui sait ? un peu plus clair, écrivant au débotté : « Je vois ce que pourra être ce livre pour lequel j'ai fait cette balade et pris ces notes.»

« Bien entendu tout ce pays est le livre, tout ce pays depuis mon départ et il sera en même temps tous les pays qu'à partir de celui-là je pourrai inventer (en partant de tout, vents, pluies, [orient] des choses) et il sera en même temps tous les personnages que j'ai rencontrés plus les personnages que je pourrai inventer (en partant de tout ce que j'ai vu – sang, lumière de l'œil, les bouches et les sombres histoires que m'ont raconté les murs, les portes, les lits et les photographies des chambres) et en plus bien entendu moi, bien entendu, le personnage qui m'habite et m'accompagne tout le long de cette route avec sa présence inéluctable et constamment désirée. Mais ici j'ai quand même rencontré à table mes personnages. Les Grands Chemins sont aussi des personnages. Il y aura aussi la grand-route, la route.»
La femme de l'auberge qui l'héberge pour la nuit, se montre-t-elle indiscrète, accablant de questions, le trublion surgi du diable vauvert, prétendant qu'elle aimerait ainsi aller, elle aussi sur les routes, la réponse de Giono ne se fait pas attendre qui griffonne sur le carnet avant d'éteindre la lampe de chevet et de s'endormir : « Ce n'est pas vrai, elle ne peut pas plus effrontément mentir. Je n'ai pas besoin qu'elle flatte ma manie. J'aime mieux qu'elle soit franchement ce qu'elle est.»

A lire dans la foulée, *Les grands Chemins*, parus, il est vrai, bien des années plus tard, en 1951, ça saute pas aux yeux qu'il lui ait fallu forcément en passer par là, prendre le large, courir la prétentaine, aller y voir. C'est sans compter que pour Giono, suffit pas de l'imaginer, encore faut-il l'avoir parcourue, empruntée, foulée la route qui serpente, s'appuie tantôt de droite, tantôt de gauche, se hausse de courbe en courbe, franchit des cols, traverse des torrents sur des ponts, certaines n'allant nulle part, d'autres, abandonnant parfois toute retenue. Les Grands Chemins ne se sont-ils pas d'abord appelé la grand-route ?

Une machine infernale, ce roman, une machine à remonter le temps et qui prend tour à tour l'apparence d'une « canadienne en agneau doré napolitain », celle qu'arbore l'artiste, en tous points semblable à celle de mon paternel, d'une « baladeuse » encore qui porte ma foi, bien son nom « suspendue à un crochet pour avoir la lumière au bout du lit.» La même, peu s'en faut, qui trônait dans la pénombre d'un atelier où l'artisan, l'homme à l'inusable béret qui me donna un beau jour la vie (sans doute par inadvertance) et qui, avant de régler la hauteur de coupe, tourne et retourne la planche de bois, entre ses mains noueuses (une phalange à l'auriculaire manque à l'appel), la scrutant sous tous les angles, l'œil gauche mi-clos, me léguant au passage en héritage, cette image morte qui se met alors à vivre comme une graine qui germe et qui ne cessera plus de me hanter.
Et là, en filigrane, tandis que je termine ma lecture et que dehors la lumière décline, (j'aurais bien besoin moi aussi d'une baladeuse à l'heure qu'il est), dans les interstices laissés ou ménagés par l'auteur, un autre livre est en train de s'écrire, dans lequel, j'aurai mis, l'air de rien, mon petit grain de sel.

LIVRES EN CHANTIER

Le premier semestre de l'année 2025 aura vu aboutir deux projets initiés en 2024. Il s'agit en tout premier lieu et comme annoncé, dans le précédent numéro de la sortie désormais effective de *Biogriffures* de Patrick Corneau.

Elle est, en effet, effective depuis le mois de janvier. Son auteur qui s'est d'abord intéressé de près à notre catalogue, (n'a-t-il pas tour à tour chroniqué sur son blog : Le lorgnon mélancolique, *Chez elle* de Frédérick Houdaer et *L'embrasement des siècles* d'Héloïse Combes, deux opus qu'il semble avoir particulièrement appréciés) a eu la bonne idée de frapper à notre porte, en nous proposant, soit, au mois d'août dernier, juste après la trêve olympique et sa moisson de médailles, cette collaboration prometteuse, en ces termes : « Peut-être aimerez-vous ces "portraits" et les publieriez-vous ? » Voilà qui est chose faite et parions que vous les aimerez aussi.

Quant à l'autre projet, il s'intitule *Poèmes de la forêt* de Saint-Pol-Roux, dont Mikaël Lugan, le maître d'œuvre de l'ouvrage vient de revoir l'ordonnancement en veillant, je cite, à « leur donner un sens qui ne soit pas chronologique ou générique, mais qui, tout en mêlant proses et vers, inédits et textes déjà parus, soit un essai de composition d'un recueil où puisse se lire l'*idéoréalisme* du poète en tentant de construire une forme d'itinéraire de lecture, s'acheminant de la mort vers la vie, de la souillure citadine à la pureté sylvestre, du chant perdu au chant reconquis. »



Ensemble ainsi composé qu'il s'est interdit de découper en *sections*, car il ne souhaitait pas baliser la lecture et aimait bien l'idée que, comme l'évoquait Saint-Pol-Roux dans son introduction aux *Reposoirs de la procession*, cette suite de poèmes puisse être lue comme un roman, un roman dont le lecteur a seul la clé.

La forêt en question c'est la forêt d'Ardennes et plus précisément, l'Ardenne belge du côté du Val de Poix où Saint-Pol-Roux séjourna à la toute fin du 19ème siècle, un bref séjour qui n'en fut pas moins déterminant et essentiel et où il sut assurément se rassembler pour partir entier vers des œuvres durables, respectant ainsi à la lettre cette profession de foi extraite de *Verlaine le pâtre*, qui figurera en bonne place, dans le futur recueil, écrite à Arville, les premiers jours de novembre 1895 :



> À une époque donnée il sied à l'homme drossé par les tempêtes de la vie d'entrer dans la forêt comme dans sa conscience agrandie, aux fins de s'examiner au miroir du silence et de heurter ses torts et ses raisons pour en tirer l'étincelle du mieux ; ensuite le poète est un être que la recherche de l'universelle Beauté rend épars, il lui importe donc de quelquefois se rassembler s'il veut partir « entier » vers des œuvres durables.

ACTUALITÉS

La promotion des livres déjà parus n'en continue pas moins. Pour preuve la soirée lecture-concert du 30 novembre 2024 organisée à Caluire-et-Cuire qui visait à saluer la sortie de *L'embrasement des siècles* d'Héloïse Combes. Karine Latcher (soprano), Gareth Leyshon (piano) et Hélène Miguet (lecture) servant au plus près les textes choisis par Héloïse et convoquant, pour les parties chantées, tour à tour, des œuvres de Anton Dvorak, Reynaldo Hahn, Francis Poulenc, Heitor Villa-Lobos. La soirée se terminant par un temps d'échange autour d'un buffet, réunissant acteurs et spectateurs.

Une tournée des librairies parisiennes, le 10 décembre a suivi. L'occasion de mesurer l'excellent accueil réservé à nos dernières publications et en particulier aux recueils d'Héloïse Combes : *L'embrasement des siècles* et à celui d'Hélène Miguet : *gargouille*.
Avis partagé semble-t-il par le jury du Prix Bellovidère 2025 qui a décerné à *gargouille* qui figurait dans le dernier carré, aux côtés de 13 autres sérieux prétendants, la consécration suprême.
Le prix de poésie du Bellovidère récompense chaque année un livre récent de poésie contemporaine francophone.
Un prix qui constitue l'aboutissement de tout un travail de diffusion autour des œuvres sélectionnées. En effet, au delà de la remise du prix, en amont et en aval de celui-ci, de nombreuses occasions d'entendre et/ou de découvrir la poésie sont proposées sur le territoire soit en Bourgogne Franche-Comté

- lectures d'extraits lors de soirées évènements
- diffusion large de tracto-poèmes, déposés/collés sur le territoire et auprès des partenaires
- création d'un fond poésie en bibliothèque ambulante, abondé chaque année par les nouveaux livres reçus.

